

LES FILLES ET LES GARÇONS C'EST PAREIL OU C'EST DIFFÉRENT ?

*Pour une nouvelle approche psychologique
des représentations sexuées*

Chérifa BOUATTA*

Résumé

L'auteure se propose dans cet article de rapporter les résultats d'une recherche menée dans le cadre d'un doctorat d'Etat et portant sur la genèse des représentations sexuées. Ceci implique, bien évidemment, la prise en compte des variables sexe et âge, ce faisant, elle s'intéresse à la différence des sexes, paradigme de toutes les différences disent les psychanalystes et les anthropologues et soulève ainsi les questions relatives à l'altérité et à toutes les difficultés et les conflits y afférents. Au vu des résultats obtenus et de la consultation de la littérature spécialisée, l'auteure conclut en proposant une nouvelle approche du processus de sexualisation.

Mots clés : Sexe, Genre, Altérité, Incomplétude, Emprise.

ملخص

تقترح الباحثة في هذا المقال عرض نتائج بحث تجري في إطار دكتوراه دولة يدور موضوعه حول تكون التصورات الجنسية، مما يقتضي الأمر بطبيعة الحال أن تأخذ بعين الاعتبار متغيرات الجنس و السن، نظرا الإهتمامات بالفروق الجنسية التي تعتبر نموذجا لكل الاختلافات كما يقول المحللون النفسيون و الانثربولوجيون، لتشير بذلك قضايا متعلقة بلغيرية و بكل المصاعب و الصراعات المرتبطة بها. و بالنظر إلى النتائج المتحصل عليها و الفحص العيادي و الأدب النفسي فإن الباحثة تقترح في الختام تنوؤا جديدا لسياق لتجنس.

لكلمات الأساسية: جنس، غيرية، الإحساس بالنقص، لنفوذ.

* Université d'Alger – SARP.

Je me propose de rapporter dans cet article les principales étapes d'une recherche réalisée dans le cadre d'un doctorat d'Etat (1999-2000) portant sur la genèse des représentations sexuées. Cette recherche s'inscrit dans une certaine continuité dans la mesure où elle puise quelques uns de ses fondements dans une étude antérieure (1986) portant sur les représentations sociales des femmes concernant leurs statuts et rôles. Pour situer ce travail qui remonte aux années 80 disons pour simplifier que l'hypothèse qui l'organisait s'inspire des problématiques psychosociales en cours à cette époque aussi bien chez les chercheurs algériens qu'étrangers (lorsque ces derniers s'intéressaient à l'Algérie et aux pays maghrébins). Cette hypothèse stipulait que les individus et les groupes vivaient, du fait de l'indépendance et de ses conséquences aux plans économique, social et culturel de profonds changements (N. Toualbi, R. Toualbi, C. Camilleri, voir bibliographie). Ces changements étaient à appréhender en termes de modernité-tradition et c'est à l'intérieur de ce couple notionnel que se déployait l'analyse des représentations, des systèmes de valeurs, des attitudes... Il est clair que la situation actuelle du pays ne peut plus être réduite à cette dualité et qu'il faut, entre autres, introduire un troisième terme : l'islamisme.

Par ailleurs, ce doctorat de troisième cycle m'a permis d'aboutir à des résultats intéressants et m'a ouvert les yeux sur la complexité des problèmes afférents à la catégorisation selon le sexe. Ceci m'a guidée vers une littérature, des domaines de recherches novateurs et dynamiques et dont la préoccupation centrale est l'étude de la dimension sexuée des individus. L'aboutissement de tout ceci est un nouveau questionnement qui peut se formuler comme suit : comment pense-t-on et parle-t-on le sexe, la différence entre les sexes en Algérie ?

LA NOTION DE SEXE

Le sexe entendu ici comme identité sexuelle (nous proposerons plus loin une définition plus appropriée de cette notion) qui

préside à la répartition de l'environnement humain en deux catégories seulement les hommes et les femmes, les catégories marginalisées et minoritaires : les homosexuels, les travestis, les transsexuels... s'en trouvent écartées. D'un point de vue normatif et dominant la société n'admet pas l'entre d'eux, l'interférence entre les deux catégories. Ceci est d'autant plus vrai dans les sociétés arabo-musulmanes obsédées par la distinction entre les sexes et multipliant les marquages afin d'éviter le risque du brouillage des sexes, la contamination entre les deux sexes et partant de là chacun homme et femme a une place et doit y rester.

Dire le sexe c'est dire les différences instituées dans et par le champ socio-symbolique. Mais ce n'est pas tout. Cette inscription des différences entre les sexes dans le champ socio-symbolique laisse dans l'ombre la spécificité des représentations sexuées. Celles-ci, contrairement à d'autres, expriment la hiérarchie de l'univers humain où le terme féminin est second en même temps qu'elles impliquent la personne elle-même en tant qu'individu sexué (sujet et objet de la représentation) et qu'elles mobilisent de nombreux affects : peur, désir, passion...).

Ensuite, ce dont il s'agit, la représentation sexuée, a une double histoire, celle dans le champ socio-symbolique où la même expression « djansia » signifie sexualité et nationalité et où l'évocation du statut féminin est immédiatement associée au passé, aux origines, à l'authentique. Tout se passe comme si toucher à ce statut risquait d'entraîner la perte du « nous ».

L'autre histoire débute à la naissance ou plutôt bien avant dans la tête des parents, dans les projets qu'ils formulent concernant les enfants (garçons et filles) qu'ils voudraient avoir. Au cours de son développement, l'enfant va rencontrer le ou les langages élaborés dans la société à propos des identités sexuées : la sienne et celle du sexe opposé Il va y réagir par l'adhésion, le réaménagement, le rejet. Ceci pour dire qu'il n'est pas passif, ni produit ou simple reflet de l'extériorité (bien qu'il en porte la marque). Les représentations sexuées seraient donc à situer au carrefour du psychologique et du social. Il serait plus juste de dire que tel l'objet transitionnel elles appartiennent au dedans et au dehors.

Dans le cadre de la recherche effectuée (doctorat d'Etat) nous nous sommes fixés les objectifs suivants : regarder du côté du

champ partisan afin de déduire les représentations sexuées qui l'organisent mais aussi « pister » leur structuration chez les individus au cours du développement. Ceci – et du moins pour ce deuxième volet : structuration des représentations chez les individus – revient à postuler une hypothèse génétique. Plus précisément, il s'agit de se pencher sur la mise en place de ces représentations en les « suivant », si je puis dire au cours du développement. Ainsi, notre questionnement peut se traduire dans les termes suivants : comment à différents étapes de la vie : enfance, adolescence, adulte, se pense-t-on, se dit-on garçons-filles, hommes-femmes et de quelle manière les différentes valeurs qui circulent dans la société et qui sont inculquées au cours du processus de socialisation contribuent à l'élaboration des représentations sexuées ?

LA PSYCHOLOGIE SAVANTE

Le sexe, la sexuation sont des notions clés de voûte dans ce travail. C'est pourquoi un détour par la littérature psychologique et particulièrement par la psychologie différentielle des sexes s'impose. Cependant cette discipline dont l'objectif premier est la comparaison entre les deux sexes a révélé aujourd'hui toutes ses insuffisances :

- D'un point de vue théorique : elle a omis d'interroger la notion de sexe (pourtant pierre angulaire de l'édifice théorique qu'elle se proposait de construire), elle a postulé une stricte correspondance entre dimorphisme biologique et dimorphisme psychologique ;

- D'un point de vue méthodologique elle a étudié surtout des groupes d'enfants (souvent d'âge préscolaire et des catégories sociales bien précises : classes moyennes, blancs, protestants) pour élargir ensuite ses résultats à l'ensemble des hommes et à l'ensemble des femmes (E. Maccoby, C.N. Jacklin, 1986). Elle a reconduit de ce fait les préjugés qui structurent la psychologie commune.

Ce recul de la psychologie différentielle des sexes est dû à l'émergence dans l'univers académique de ce qu'on appelle les *womens studies*. Celles-ci ont mis en évidence les insuffisances théoriques et méthodologiques de la psychologie différentielle des sexes (insuffisances citées précédemment) et ont contribué à l'éla-

boration de nouveaux concepts tels que le genre (gender), l'androgynie psychologique, la transcendance des rôles de sexe, à la définition de la variable sexe en tant que variable socio-cognitive comme elles ont permis l'ouverture de nouvelles pistes de recherche autres que celles privilégiées jusque-là par la psychologie différentielle des sexes et qui revenaient en fin de compte à une sorte de « cataloguisme » consistant à dresser les caractéristiques féminines et les caractéristiques masculines.

LA REPRÉSENTATION FONDAMENTALE

Le second temps de ce travail a consisté à analyser des discours partisans qui se sont prononcés sur les identités sexuées. Deux discours ont été retenus : celui développé par les islamistes à travers leur journal *El Mounquid* (C. Bouatta et D. Chérifati-mérabtine, 1993)¹ et celui développé par deux auteures célèbres dans l'aire maghrébine par leurs écrits sur la question féminine (F. Mernissi, 1990, 1992, A. Djébar, 1987, 1991). Ce choix s'est imposé, on pourrait dire de lui même dans la mesure où ces deux discours très contrastés circulent dans la société, informent les représentations, les comportements. Le premier s'organise autour de ce qu'on peut appeler une « représentation fondamentale du féminin », c'est-à-dire une représentation achevée toujours identique à elle même tandis que le second discours, élaboré par opposition au précédent reste ouvert. Il se contente d'esquisses, de remises en cause, de l'exhumation d'héroïnes du passé arabe et musulman sans atteindre à une structure c'est-à-dire à une conception du féminin définie et achevée.

LA PSYCHOLOGIE COMMUNE².

Le troisième temps de ce travail est la recherche empirique proprement dite. Elle a été menée auprès d'une population compo-

1. Dans l'article « the social représentation of women algeria's islamist » (voir bibliographie) les auteures procèdent à l'analyse de contenu de 21 articles du journal *El Mounquid* consacrés à la question féminine. Dans le cadre de la recherche que nous présentons ici une nouvelle lecture de ces articles a été faite et elle a permis d'inférer ce nous avons qualifié de représentation fondamentale.

2. Psychologie commune au sens où l'entendent les psychosociologues c'est-à-dire une psychologie du sens commun celle que tout un chacun peut produire sur la différence des sexes, par exemple.

sée de 192 sujets scolarisés résidant dans la wilaya d'Alger et répartis selon le sexe (il s'agit là d'une variable centrale dans la mesure où ce qui est étudié ce sont les représentations sexuées) et l'âge puisque l'approche retenue est une approche génétique. Ces deux variables ne sauraient occulter une variable sociologique classique à savoir le milieu d'appartenance. La combinaison de ces variables permet de constituer des groupes selon le sexe, l'âge et le milieu d'appartenance. Ainsi pour l'âge quatre tranches d'âges ont été retenues :

- 6-7 ans (phase de latence avec tout ce que cela implique au plan développemental, début de la scolarité primaire) ;
- 11-12 ans (fin de la latence, début de la puberté, achèvement de l'enseignement primaire) ;
- 15-16 ans (cœur de l'adolescence avec tous les remaniements biopsychiques y afférents et particulièrement les interrogations sur l'identité, début de l'enseignement secondaire) ;
- 19-20 ans (théoriquement fin de l'adolescence et entrée dans l'âge adulte, début de l'enseignement supérieur);

Pour le sexe, nous avons pour chaque tranche d'âge : le sexe féminin et le sexe masculin. Pour le milieu d'appartenance nous avons constitué deux groupes : le groupe famille favorisée (FF) et le groupe famille défavorisée (FD)¹.

Ce qui donne le schéma suivant pour chaque groupe d'âge

Tranche d'âge

FF-FD

Garçons-Filles

Pour les 6-7 ans par exemple

6-7 ans : 48 sujets

24 sujets FF

24 sujets FD

24 garçons- 24 filles

1. Les critères de différenciation retenus sont le niveau socio-culturel des parents (niveau d'instruction, travail de la mère), nombre d'enfants. Pour plus de précisions voir travail de thèse (1999-2000).

L'outil utilisé pour appréhender les représentations sexuées est le questionnaire. Celui-ci est constitué de 33 questions (hormis les questions relatives à l'identification du sujet) réparties selon 4 rubriques :

- Sexe propre / sexe opposé ; celle-ci regroupe les questions relatives aux ressemblances / différences entre les sexes, aux relations entre les sexes (amitié, évitement...)

- Répartition des tâches : rôles masculins / rôles féminins ; ici sont évoquées les questions concernant les tâches domestiques (qui fait quoi ? les courses, le ménage...)

- Modèles masculins / modèles féminins ; les questions constituant cette rubrique se proposent de cerner les valeurs qui participent à la définition d'un modèle féminin et d'un modèle masculin (qu'est-ce qu'une femme bien ? qu'est-ce qu'un homme pas bien ?...)

- De quelques prescriptions relatives à la différence des sexes ; ici se retrouvent les questions concernant la fréquentation de l'espace public, le travail salarié et la signification qu'ils prennent pour l'un et l'autre sexe.

Je me propose maintenant de présenter quelques résultats en me restreignant aux plus significatifs d'entre-eux, dans le même temps je discuterai le poids des variables retenues dans la structuration des représentations sexuées.

Auparavant je voudrai formuler deux remarques qui sont aussi deux résultats de cette recherche :

- La variable socio-culturelle n'a pas joué de rôle discriminant dans la mesure où des positions identiques pouvaient se retrouver au sein de milieux d'appartenance différents. C'est la raison pour laquelle elle est souvent écartée dans la discussion des résultats. Toutefois, il faut préciser que ce n'est pas la nature de la variable elle-même qui se retrouve remise en cause mais l'opérationnalisation de cette variable qui n'a pas pris en considération des indicateurs plus contrastifs que ceux retenus dans le cadre de cette étude.¹

Si la bicatégorisation selon le sexe se trouve au niveau du social et du symbolique (bipartition des statuts et rôles en fonction du

Une autre hypothèse peut être formulée et gagnerait à être vérifiée : les représentations sexuées transcendent les appartenances sociales dans la mesure où elles concernent les bases même du patriarcat.

sexe) elle ne se retrouve pas toujours au niveau représentatif. Ceci pour dire qu'il n'existe pas toujours et dans toutes les situations présentées (à travers les questions posées aux sujets) une bicatégorisation féminin / masculin. On assiste tantôt à des similitudes des points de vue tantôt à des divergences sans qu'il y ait constamment unanimité au sein des groupes de sexe et d'âge. Pour ce qui est des résultats proprement dit on peut relever que génétiquement (à 6-7 ans) les filles commencent par s'instaurer comme un « nous les filles » face à « eux les garçons ». Le groupe des filles est idéalisé : « les filles sont gentilles, travaillent mieux en classe que les garçons qui, eux sont méchants et ne travaillent pas bien en classe ».

Cette tendance se maintient et se retrouve au niveau des autres groupes d'âge mais elle perd son caractère rigide dans la mesure où même si « les filles c'est différent des garçons » se conserve et s'enrichit (par le biais des arguments utilisés pour dire la différence) le « nous les filles » disparaît. Plus encore, à 15-16 ans et 19-20 ans certaines filles (une minorité certes) opèrent un retrait par rapport à l'idéalisation du groupe d'appartenance de sexe pour affirmer leur préférence pour les garçons. Cette préférence puise dans deux registres différents :

- Les garçons sont mieux parce qu'ils possèdent des qualités que les filles n'ont pas (par exemple ils ne se jalourent pas alors que les filles sont jalouses) ;

- La société algérienne attribue aux hommes des droits qu'elle refuse aux filles c'est pourquoi il vaut mieux être un garçon.

Ainsi à partir de 15-16 ans, le « nous les filles » se fissure quelque peu, soit pour disqualifier son groupe d'appartenance, soit pour reconnaître la discrimination sociale dont il est l'objet.

Chez les garçons, par contre, les choses se présentent autrement, ils commencent à 6-7 ans par affirmer la différence ; à 11-12 ans et 15-16 ans ils sont assimilationnistes (en déclarant que les filles et les garçons c'est pareil) pour adopter à 19-20 ans des positions différentialistes (les filles et les garçons c'est différent).

On pouvait penser qu'à 6-7 ans petites filles et petits garçons commenceraient par constituer « un nous » pour ensuite (aux âges ultérieurs) nuancer leurs positions en recourant à d'autres catégories d'appartenance. Or, le « nous » est propre aux filles tandis que les garçons donnent l'impression d'avancer en rangs dispersés.

Pour dire la différence les plus petits – filles et garçons – sont résolument fixés sur les apparences : la différence est visible, transparente, ce sont les vêtements (robe, pantalon), la longueur des cheveux, le physique (le nez, le visage) qui l'instaurent. Ces arguments disparaissent avec l'âge pour céder la place à d'autres : le biologique, le psychologique. Il est à remarquer, qu'au plan cognitif on ne s'encombre pas de plusieurs arguments : un seul suffit pour dire la différence ou la ressemblance (par exemple : « ils n'ont pas la même personnalité »).

Il faut signaler cependant qu'à 11-12 ans les filles font référence aux transformations du corps pour asseoir la différence entre elles et les garçons (la barbe, les seins, les règles). la question peut se poser de savoir pourquoi cette référence chez les filles. A propos de ces transformations C. Chiland (1990) écrit : « l'adolescence féminine (et le groupe des 11-12 ans est dans les débuts de cette phase)¹ se présente comme une métamorphose et qu'elle est plus précoce, plus rapide et plus apparente que chez les garçons... et qu'elle implique l'expérience des règles, de la poussée des seins. A divers degrés, ajoute C. Chiland, les regards masculins sur son corps sont perçus par l'adolescente comme intrusion persécutive plus que comme gratification narcissique ».

Toujours au sujet des transformations du corps féminin A. Anzieu (1989) introduit la notion d'un temps féminin : « le temps de la femme est sexuel et non pas linéaire statique mais évolutif... le corps de la femme s'inscrit, en effet, physiologiquement dans une temporalité de l'avant et de l'après irréversibles. Il y a avant et après le changement de l'objet d'amour et des zones érogènes, il y a avant et après l'infécondité et le tarissement des règles » (et il y a avant et après la défloration)¹.

Ainsi, pour C. Chiland, la puberté intervient plus tôt, elle est plus rapide et plus apparente chez les filles que chez les garçons. Les transformations qu'elle induit vont attirer les regards masculins. Pour A. Anzieu, les changements de la puberté avec les règles et les seins ne sont qu'un moment d'une temporalité féminine marquée tout le long de la vie par des scansions de l'avant et de l'après. Et ce sont ces raisons qui font parler les filles de leur corps.

Par ailleurs, affirmer la ressemblance ou la similitude n'a pas d'incidence sur la relation à l'autre. Cependant, on peut constater que

1. C'est nous qui rajoutons l'écrit entre parenthèse.

l'âge a une incidence certaine sur cette relation. Dès 6-7 ans les garçons sont favorables à la relation avec l'autre, les filles le sont moins, mais avec l'âge, le désir de nouer des relations avec l'autre est présent, les échanges s'enrichissent et se diversifient. La mixité est souhaitée par tous et surtout par les plus grands qui pensent qu'elle est un moyen pour se connaître et pour éviter les « complexes ».

Pour ce qui est des similitudes on peut dire que garçons et filles, quel que soit l'âge, attribuent les tâches domestiques aux femmes de la famille (à elles-mêmes, à la mère, aux sœurs...) et les courses aux hommes. Une remarque est à formuler à ce propos : les petites filles (6-7 ans) s'attribuent avec fierté les tâches ménagères qui sont pour elles proximité avec la mère, participation de l'univers maternel. Pour les plus grandes, le ménage est à accomplir mais sans être perçu comme source de gratification.

Cette distribution des tâches où féminin = ménage ; masculin = courses, s'inscrit dans la répartition de l'espace où l'extérieur relève du masculin et l'intérieur du féminin et institue une temporalité sexuée. Les hommes font les « courses », « sortent », « regardent la télévision »; les femmes « font le ménage », « regardent la télévision ». Toutefois, lorsqu'on regarde attentivement les réponses des filles et des garçons on a l'impression que ces derniers dichotomisent plus l'espace et les tâches que ne le font les filles : par exemple, certaines filles déclarent faire les courses tandis que pour les garçons cette tâche est presque exclusivement du ressort des membres masculins de la famille. Les garçons ont tendance à « charger » (c'est nous qui soulignons) les filles au plan des tâches domestiques alors que les filles s'attribuent d'autres tâches et sont relativement prolixes concernant les activités accomplies par les garçons. Tout se passe ici comme si le regard des garçons était un regard superficiel, ne s'attardant guère sur les filles tandis que ces dernières seraient plus attentives à ce qui se passe du côté des garçons. Cette remarque ne remet pas en cause la tendance générale constatée à savoir que les tâches domestiques sont du ressort des femmes et que les courses sont du ressort des hommes.

La tenue vestimentaire féminine doit être surveillée, les filles doivent s'habiller « décentement ».

Les filles ne doivent pas s'attarder dans la rue, la rue est perçue comme un espace masculin.

Globalement, si ces positions similaires ne recouvrent pas la totalité des points de vue (des minorités, voire des individus aux âges avancés, 15-16, 19-20 ans prônent la liberté, l'autonomie) elles sont, cependant, majoritaires et varient peu avec l'âge, le sexe et le milieu socio-culturel. Garçons et filles partagent le même univers représentatif pour ce qui est de ces deux thèmes (la tenue vestimentaire, l'espace public) dans la mesure où ils se réfèrent aux mêmes valeurs pour appréhender, juger, évaluer... Ainsi et pour revenir à la bicatégorisation selon le sexe, on peut constater à la lumière de ces résultats, qu'elle ne fonctionne pas toujours au plan des représentations et qu'ici nous avons plutôt affaire à une représentation unique partagée par les garçons et les filles.

Dès lors, on peut postuler l'existence d'une représentation dominante s'organisant autour de certains thèmes que nous avons qualifié de thèmes nodaux (les tâches domestiques, l'espace-rue, la tenue vestimentaire). Cette représentation qui institue le féminin et le masculin est adoptée par les deux sexes.

Par ailleurs, plus on avance en âge plus les arguments auxquels on recourt se socialisent mais dans le même temps c'est aux âges avancés (15-16 ans, 19-20 ans) que l'on constate l'introduction de la nuance, de la différenciation sociale (« cela dépend des gens... », « certains sont contre... ») mais aussi et parfois de la distance par rapport aux idées dominantes (« chacun est libre... »).

En outre et eu égard à cette conséquence (l'existence d'une représentation commune) on peut introduire deux notions qui peuvent rendre compte du statut social des femmes : la notion d'interdit spatio-sexuel et celle d'emprise sociale. En effet, l'accès à la rue doit être réglementé (ne pas se retrouver dans la rue à n'importe quelle heure, ne pas s'attarder...), cette réglementation concerne uniquement le sexe féminin.

L'emprise sociale elle, renvoie au fait que les femmes sont sous contrôle social. Les autres, les garçons du quartier, les camarades du lycée, de l'université, les frères... font que les êtres féminins ne peuvent être considérés comme des êtres anonymes se mouvant dans un espace anonyme. Elles sont souvent soumises au regard des autres qui jugent, sanctionnent. Les filles en sont conscientes parce qu'elles participent de ce contrôle en l'entérinant et en

s'auto contrôlant, d'autres, minoritaires, en le condamnant (ceci est perceptible surtout chez les grands).

Ce que disent garçons et filles, les positions qu'ils adoptent... et partant les représentations qu'ils élaborent fonctionnent comme un système de connaissance car elles donnent sens à des actions, des situations mais également comme un système de méconnaissance dans la mesure où les mécanismes à l'origine, par exemple, de l'emprise sociale et de l'interdit spatio-sexuel sont scotomisés.

Une fois les convergences constatées on peut se poser deux questions :

– Est ce que ces convergences vont induire l'homogénéisation, la cohérence du contenu représentatif ?

– Est ce que ces convergences entre garçons et filles se retrouvent concernant d'autres thèmes qui sont proposés (par le biais du questionnaire) ?

En fait et pour répondre à la première question, la convergence ne signifie nullement homogénéité du contenu représentatif. Si jeunes hommes et jeunes filles vont dans le sens des idées dominantes concernant la tenue vestimentaire, la rue et la répartition de certaines tâches, ils s'en éloignent sur d'autres aspects. En effet, garçons et filles sont pour la mixité mais cela n'induit pas toujours des conséquences s'inscrivant dans la logique de la mixité : comme par exemple, les filles peuvent demeurer dans la rue au même titre que les garçons ; les filles peuvent avoir des amis garçons. Ceci pour dire l'hétérogénéité du contenu représentatif.

Pour la réponse à la deuxième question on peut constater que la convergence entre les sexes n'est pas permanente, elle peut être rompue à propos de certains aspects et particulièrement chez les plus grands au sujet du travail féminin. Si jeunes hommes et jeunes filles rappellent que la « maison », « le ménage », « le mariage », constituent un destin que les parents peuvent envisager pour leur fille, leurs propres positions divergent à ce sujet : certains jeunes hommes, à l'instar des parents, pensent qu'une fille peut se contenter d'un tel destin, d'autres pensent que celle qui a un diplôme doit travailler. Les filles, elles, se démarquent franchement des positions des jeunes hommes et de celles qu'elles peuvent attribuer à leurs parents pour déclarer que le travail féminin est indispensable. Ainsi, si les positions des jeunes hommes

sur ce point sont variées, celles des jeunes filles, par contre, se regroupent selon une majorité pour affirmer la nécessité pour elles de travailler. Cependant, on peut relever que si le travail est indispensable pour les hommes, selon les jeunes hommes et les jeunes filles et qu'il l'est pour les filles (selon les jeunes filles, particulièrement à 19-20 ans), il (le travail) ne participe pas toujours du modèle adulte qu'ils décrivent. Il peut également ne pas être intégré dans leur projection dans l'avenir, sauf pour les plus petits où être grand c'est l'être par un métier. Ce qui a pour le moins, deux conséquences :

- Les représentations ne fonctionnent pas à tous les âges de la même manière ;

- Un élément qui paraît important dans l'univers représentatif ne joue pas un rôle hégémonique et/ou central au sens où tous les éléments représentatifs ne s'agrègent pas autour de lui.

Ceci pour dire encore une fois que les informations données par les sujets ne semblent pas toujours liées entre elles d'où parfois l'impression de fluctuation voire d'incohérence, qui émerge des représentations inférées. La coexistence au sein d'un même groupe d'éléments informatifs non liés nous semble significative de l'univers représentatif lui-même. En effet, dans le cas contraire (cas où tous les éléments seraient liés entre eux, participeraient de la même logique...) nous serions face à un univers rigoureusement élaboré qui donnerait lieu à ce qu'on a appelé une représentation fondamentale, celle-ci organiserait tout l'univers représentatif et le transformerait, dès lors, en une vision totalisante et rigide.

Dans la même perspective on peut poser que le savoir représentatif est un savoir en miettes, lacunaire, dans la mesure où il se contente de peu pour avancer ses affirmations. En outre, tantôt dans la similitude, tantôt dans la divergence, les sujets interrogés surtout à partir de 15-16 ans et 19-20 ans se réfèrent à plusieurs modèles, idées, paradigmes (moderne, tradition, religion) tout se passe comme s'ils jouaient sur plusieurs claviers. Mais cela n'est pas à considérer forcément comme relevant de l'« anormal ». En effet, ce type de système en bribes admettant en son sein des éléments parfois conflictuels semble, plutôt de bon aloi parce qu'il correspond à un système ouvert qui peut admettre de nouvelles informations, de nouvelles valeurs. Cette idée d'ensemble repré-

sentatif ouvert institue la différence entre les champs représentatifs inférés dans le cadre de ce travail et la représentation fondamentale qui se présente comme « seule au monde ayant le monopole de la vérité et de l'efficacité » (W. Doise, 1986).

L'ALTÉRITÉ ET LA DÉFINITION DU GENRE

Une représentation fondamentale telle que je l'entends débouche en fin de compte sur la négation de toute autre opinion, idée, comportement... et au-delà pose tout le problème de l'altérité. Or, lorsqu'on étudie la différence des sexes nous sommes au centre de l'altérité. Pour faire bref, je dirai, que s'il y a l'autre c'est parce qu'il y a différence. Et la différence des sexes est le paradigme de toutes les différences disent psychanalystes et anthropologues. Elle renvoie donc à l'altérité et à toutes les difficultés et tous les conflits y afférents. Au plan individuel, la psychanalyse nous apprend que l'avènement du sujet sexué est un processus relativement lent, conflictuel et qui peut connaître plusieurs orientations (généralité, fétichisme, homosexualité, transsexualisme). La psychanalyse historicise ainsi le processus de sexuation et n'en fait en aucune manière un fait essentialiste. Il est clair qu'elle fait référence au corps, à l'anatomie pour appréhender la sexuation mais pas seulement. L'identité sexuée s'établit aussi en fonction des représentations des parents, conscientes et inconscientes avec toutes les contradictions que cela comporte. C'est ce que montrent d'une manière très pertinente les travaux de J. Money (1978) et de R. Stoller (1978).

L'avènement de l'altérité est, du point de vue génétique, un progrès individuel et social. Être différent, se sentir différent, cela entraîne le renoncement à la toute puissance donc l'acceptation de l'incomplétude. Pour ce faire, le petit d'homme doit se défaire de la fusion première avec la mère pour se représenter sujet face à un objet et plus tard se percevoir sujet sexué au sein d'une constellation composée de garçons et de filles, d'hommes et de femmes. Nous sommes là au cœur même de l'humain : la différence des sexes et la différence des générations et leurs conséquences au double plan psychique et culturel.

Nous avons évoqué dans ce qui précède les points de vue psychanalytique et anthropologique pour dire que la différence

entre les sexes s'inscrit dans l'histoire individuelle et dans la sphère culturelle, que cette altérité difficilement conquise est, au plan représentatif, élaborée, pensée, exprimée de façon plus ou moins achevée plus ou moins cohérente (on est différent mais on est semblable, on est différent sur certains points et semblables sur d'autres, certaines règles s'appliquent uniquement aux femmes et non aux hommes et inversement... voir nos résultats empiriques). Dans ce cas le traitement de l'altérité peut paraître contradictoire, conflictuel mais cette conflictualité nous paraît positive, car lorsque la représentation devient « lisse » et n'admet pas d'aspérités (opposition, incohérence...) le danger est là pour verser dans un univers totalisant enfermant l'autre dans une altérité absolue (représentation fondamentale). Ce qui est proposé là, à propos de la différence des sexes peut tout à fait s'appliquer à la représentation d'autres « autres » : le noir, l'immigré...

Revenons encore à la psychanalyse pour dire un mot sur la perception des différences et la transformation possible de leur rôle. Freud (1918) écrit à propos des petites différences : « ce sont justement les petites différences dans ce qui se ressemble par ailleurs qui fondent des sentiments d'étrangeté et d'hostilité entre les individus ». Partant de là, on peut avancer que si la différence est structurante elle peut, si elle venait à s'ériger en principe fondateur et fondamental, empêcher toute identification à l'autre et fonctionner dès lors comme une machine d'exclusion et d'extermination de l'autre.

Ainsi, réduire la différence des sexes à un apprentissage (social learning theory) qui explique comment autrui modèle, socialise les rôles de sexe chez l'enfant et la théorie cognitiviste du développement (cognitive-développemental theory) qui décrit comment l'enfant se socialise lui-même nous semblent toutes les deux réductrices. En effet, si on admet la première théorie, modélisation par l'extérieur, on s'empêche de comprendre les différences intra-groupes (les hommes entre eux et les femmes entre elles), le fait que certains individus échappent aux standards culturels, qu'il existe des avatars dans le processus de sexuation... Au-delà, il faudrait considérer les personnes comme étant des êtres passifs, totalement forgés (et livrés) aux normes sociales. Plus encore cela revient à considérer que le social est équivalent pour tous, qu'il

n'existe pas de différenciation sociale, de normes sociales contradictoires (voire de subcultures) et ce surtout dans des sociétés aussi complexes que les sociétés contemporaines.

La deuxième théorie, elle, désinsère la différence de ses fondements, dans le mesure où le social est absent mais aussi la dimension affective et conflictuelle qui lie les hommes et les femmes et celle-ci ne se réduit pas à des opérations cognitives. Autrement dit, ici le processus est entièrement endogène et purement cognitif. A ce moment là il devient difficile de comprendre les efforts mis en place pour « conformer » les individus dans le cadre de la socialisation et de comprendre pourquoi la différence des sexes ne s'exprime pas sous les mêmes formes et selon les mêmes représentations dans différents groupes et différentes sociétés. Cependant les critiques formulées à propos des théories précédentes sont insuffisantes dans la mesure où elles omettent l'éclairage psychanalytique. Si on veut éviter tout réductionnisme le recours à la psychanalyse s'impose car cette théorie a révélé l'existence d'une autre scène : l'inconscient et d'une autre réalité, autre que biologique et sociale : la réalité psychique qui, toutes deux participent du processus de sexualité et de la structuration des représentations sexuelles.

J'ai parlé tout au long de cet article de différence entre les sexes, de sexe, de genre sans toujours opter pour l'un ou pour l'autre de ces termes. Il est temps de le faire. Le genre est cette notion que nous adoptons sous l'acception suivante : le genre établit un lien entre trois ordres, entre le corps et le psychisme, entre les formations psychiques et les formations groupales. Ce qui en fait une notion mixte au carrefour d'une série de concepts relevant d'une dynamique sociale et d'une dynamique psychique et impose que soit élaboré un système théorique lui-même complexe. Dans le cadre de cette définition on doit prendre en compte d'un côté le fonctionnement de l'appareil psychique, de l'autre le fonctionnement du système social des groupes et des interactions pour autant qu'ils affectent la genèse et l'évolution du genre. La notion de genre aurait ainsi une fonction d'articulation de différents systèmes explicatifs dans la mesure où elle renvoie aux processus individuels et socioculturels.

BIBLIOGRAPHIE

BOUATTA (C.) : *Genèse des Représentations Sexuées*, Doctorat d'Etat, Alger, 1999/2000.

BOUATTA (C.) CHÉRIFATI-MÉRABTINE(D.) : « The Social Representation of Women Algeria's Islamist Movement », *In Identity Politics and Women*, Westview, Press, San Francisco, Oxford, Grande Bretagne, 1993.

CAMILLERI (C.) : *Jeunesse, Famille et Développement*, CNRS, Paris, 1979.

CHILAND (C.) : « Réflexion d'une Psychanalyste en 1979 Sur la Sexualité Féminine », *In la Psychanalyste à l'université*, 1979.

DJEBAR (A.) : *Ombre Sultane*, J.C. Lattès, Paris, 1987.

Loin de Médine, Albin Michel, Paris, 1991.

DOISE (W.), Palmonari (A) : *Etudes des Représentations*, Delachaux et Niestlé, 1986.

FREUD (S.) : *La vie Sexuelle*, PUF, Paris, 1969.

Maccoby (E), Jacklin (C.N.) : « De quels faits disposons-nous ? » *in La Différence des Sexes*, Tierce, Paris, 1986.

MERNISSI (F.) : *Sultanes Oubliées*, Albin Michel, Paris, 1990.

Le Harem Politique, Albin Michel, Paris, 1992.

MONEY (J.) : « Le Transsexualisme et les Principes d'une Féminologie ». *In Le Fait Féminin*, Fayard, Paris, 1978.

STOLLER (R.) : *Recherche sur l'Identité Sexuelle*, Gallimard, Paris, 1978.

TOUALBI (N.) : *Religion, Rites et Mutations*. Enal, Alger, 1983.

TOUALBI (R.) : *Les Attitudes et les Représentations du Mariage chez la Jeune Fille Algérienne*, Enal, Alger, 1984.